

La Revue Militaire Suisse en 1942

Autor(en): **Perret, D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **127 (1982)**

Heft 9

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344469>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La Revue Militaire Suisse en 1942

Contexte

- *Pendant tout le mois de septembre se poursuit le blocus maritime de la Russie par les forces de l'Axe.*
- *Le 3 septembre, la propagande du Dr Goebbels annonce déjà la prise de Stalingrad, ville devant laquelle, en réalité, piétine von Paulus. Dix jours plus tard, il faudra expliquer pourquoi l'on s'y bat encore...*
- *Le 12 septembre, prise de Novorossisk par von List, dernier succès avant son limogeage et son remplacement par von Kleist.*

Lu dans le numéro de septembre 1942

Les suppressions d'insignes

Les différences de tenue, même celles qu'aucune logique ne justifie, constituent un précieux élément de vitalité, en fortifiant l'esprit de corps. Ils ont sur l'état moral et la combativité d'une troupe une influence indéniable que les unificateurs systématiques de l'uniforme ne paraissent pas soupçonner. En France, le maintien de la tenue bleu foncé pour les chasseurs alpins, troupe d'élite, en est une preuve frappante. Les exploits des « cols noirs » (pionniers allemands) dans la campagne

actuelle, en Russie, démontrent l'influence d'un détail vestimentaire sur l'esprit d'une troupe.

L'année 1942 nous a apporté une série de changements dans la tenue qui soulèvent certaines objections et sont mal accueillies par le soldat. La tendance est à l'unification et au nivellement; beaucoup de ces modestes insignes, qui font la joie et la fierté d'un soldat, doivent disparaître. Ces condamnations touchent principalement les insignes collectifs, portés par une troupe entière. Dans cette catégorie, on a fait des coupes rases: en principe, tous les parements des manches sont ramenés au même modèle (excepté ceux des carabiniers, des cyclistes, de la police d'armée). La patte découpée des mitrailleurs disparaît, ainsi que l'insigne de montagne et la grenade des compagnies d'armes lourdes d'infanterie. L'artillerie ne conserve plus que la grenade et les deux canons croisés. Pour le génie, avec ses nombreuses spécialités, les

Ces mesures ont provoqué de vives réactions. La disparition de l'insigne des troupes de montagne, de la patte suppressions paraissent impossibles. Les cols noirs et les cols bleus sont aussi victimes de cette offensive unificatrice.

des mitrailleurs et de la grenade des armes lourdes d'infanterie sont particulièrement impopulaires et rencontrent une résistance qu'il serait vain de méconnaître. Les troupes de montagne forment la grosse masse des mécontents, la suppression de leur insigne touche plus de cent mille hommes. Fantassins, artilleurs, sapeurs, télégraphistes, sanitaires de montagne se sentent lésés dans leur amour-propre, par une mesure qui atteint directement ces sentiments intimes, cachés au plus profond des cœurs et qui contribuent à maintenir l'esprit de corps. Ce ne sont pas des sentiments négligeables, superficiels ou méprisables. Ils ont une valeur certaine que toute l'histoire des guerres illustre. Ils rentrent dans le domaine des impondérables dont le rôle est souvent décisif. N'en pas tenir compte est une erreur de psychologie. (...)

Il s'agit de savoir si l'économie totale de 100 000 francs réalisée par ces simplifications compense le déficit moral qui en résulte. Car il est certain que la valeur d'une troupe ne dépend pas uniquement de son degré d'instruction et de son matériel. Tous les grands capitaines, de tous les temps, ont reconnu l'importance des détails d'uniforme auxquels l'homme est particulièrement sensible.

Le soldat n'est pas un surhomme, il est accessible à toutes les faiblesses humaines, y compris la vanité. Il faut savoir tirer parti même de ses petits défauts pour le bien du service. Pour

un cordon, une cocarde, un galon ou une médaille, le soldat et l'officier feront des prodiges.

Major P. de Vallière.

Tenue extérieure et esprit de la troupe

L'opinion est très répandue chez nos soldats et dans le public que la tenue extérieure des cadres et de la troupe n'a que peu de rapports avec son esprit guerrier et qu'il n'est pas nécessaire d'avoir une tenue exemplaire pour faire son devoir.

De plus en plus nombreux sont les soldats qui ont mauvaise tenue, qui déambulent dans nos grandes villes les mains dans les poches, l'éternelle cigarette ou, parfois, le démocratique «bout» aux lèvres (comme si cela était absolument indispensable quand on est en uniforme) et qui ne saluent les officiers que s'ils ne peuvent vraiment pas faire autrement. Il faut reconnaître avec franchise que le soldat romand n'est actuellement pas celui qui donne le bon exemple dans ce domaine.

Beaucoup de vieux soldats croient malheureusement qu'il est de bon ton de se laisser aller à avoir une tenue négligée et si, par exception, quelqu'un leur en fait la remarque, ils se retranchent derrière ce prétendu privilège «qu'ils ne sont plus des recrues». Il est superflu de relever combien tous ceux qui n'ont parfois de militaire que leur uniforme, tels les nombreux «auxiliaires» en souliers

bas, mal rasés ou sachant à peine saluer, sont peu désignés pour relever le prestige de l'armée auprès des étrangers qui nous observent et nous jugent d'après ceux que nous voulons encore espérer être des exceptions.

Si, parfois, un officier intervient dans la rue pour rappeler un soldat à son devoir, il peut être à peu près certain que son attitude ne sera approuvée que par une minorité des civils présents. Ceux-ci, fussent-ils eux-mêmes soldats à leur heure, prendront le plus souvent le parti du fautif et considéreront l'intervention de l'officier comme une chicane de ce «pauvre mobilisé» qui a, à leur yeux, toutes les excuses, y compris celle de ne pas avoir vu à temps le supérieur qu'il fallait saluer. Personnellement, j'ai souvent fait l'expérience que, si un officier qui constate un manque de tenue se donne la peine de réagir en prenant à part le fautif (même au risque de ne pas être approuvé par la galerie), il sera compris de ce fautif. Il y a naturellement la manière de faire l'observation et je suis persuadé que, si tous les officiers osaient faire leur devoir dans ce domaine, les cas de mauvaise tenue diminueraient rapidement.

Il est juste de reconnaître que les officiers ne sont eux-mêmes pas tous sans reproche. Il m'est arrivé de devoir rappeler à deux officiers, apparemment très absorbés par une discussion passionnante, qu'il était malgré cela de leur devoir d'être attentifs afin de rendre le salut à la

jeune recrue qui venait de les croiser et d'expliquer à un autre officier que, si nous voulons pouvoir exiger une bonne tenue de nos soldats, il faut donner l'exemple en portant son manteau boutonné et en mettant ses gants ainsi que le règlement l'exige.

Une troupe dont les isolés ne se comportent pas correctement dans leurs heures de liberté n'est pas complètement éduquée; elle ne fait pas honneur à ses chefs et ceux-ci n'ont pas su profiter du temps disponible. J'entends certains camarades me répondre: «Avec tous les hommes que je suis obligé d'avoir continuellement en congé, il m'est impossible de poursuivre l'éducation d'une manière rationnelle, etc.» ou, comme me le disait un commandant de bataillon: «Il n'est pas toujours facile de maintenir, pendant de nombreux mois, l'intérêt des hommes au travail.» Ce sont là de mauvaises excuses. Ceux qui pensent et parlent ainsi n'ont rien compris à l'éducation militaire. C'est peut-être de cela que souffre le plus notre armée actuelle.

Les soldats isolés qui négligent leur tenue ou évitent le salut sont presque toujours également de mauvais soldats dans leurs unités et on ne saurait compter sur eux à la guerre ou simplement en cas de danger réel. Ces hommes ont certainement un mauvais esprit, ils sont peu sûrs et devraient être doublement surveillés et éduqués par leurs supérieurs. Ils ne méritent pas que leurs supérieurs aient assez confiance en eux pour les autoriser à

sortir seuls. Certains ont peut-être un bon esprit, ils s'en vantent en tout cas, mais croient superflu de faire l'effort de discipline qu'exige l'accomplissement de leurs devoirs de soldats; ceux-là aussi ne sont pas complètement éduqués.

Il faut que le chef de compagnie parle plus souvent à ses hommes, à tous réunis et à quelques-uns en particulier, de leurs devoirs de service lorsqu'ils sont seuls, détachés ou en congé et leur fasse sentir combien cette tenue des isolés a de l'importance. Il faut également que le chef de compagnie se rende souvent compte par lui-même que ce qu'il a ordonné est effectivement exécuté; il doit procéder lui-même aux contrôles nécessaires. S'il s'en remet pour cela à ses lieutenants, laissant par exemple l'un d'eux procéder à l'appel principal (parce qu'il a d'autres choses plus importantes à faire à ce moment-là), il donne la preuve qu'il n'a pas compris son rôle et l'on ne s'étonnera plus que ses hommes ne prennent plus au sérieux leurs devoirs.

Si le commandant de bataillon et de régiment ne s'astreint pas non plus à contrôler souvent l'éducation de ses unités, montrant par sa présence toute l'importance qu'il y attache, il pourra prendre à son compte une part de la responsabilité des cas de mauvaise tenue de ses hommes.

En effet, il n'est pas exagéré de dire que, pour la plupart des cas de mauvaise tenue ou de laisser-aller dans la manière de concevoir les devoirs du service, ce sont les *chefs qui en sont directement responsables*, la plupart du temps du fait de leur inactivité.

C'est donc *avant tout* dans ce sens, l'éducation de la troupe, qu'il faut veiller. Ni les armes perfectionnées, ni les plus puissantes fortifications, ni le meilleur matériel ou la prolongation de la durée du service ne serviront à maintenir notre indépendance si l'esprit et le «moral» de la troupe ne sont pas de la même qualité.

Lieutenant-colonel D. Perret